

Traduire des textes fonctionnels Domaine français-roumain

Table des matières

En guise d'introduction. Objectifs et structuration de l'ouvrage	9
1. Justification du titre et autres remarques liminaires	13
1.1. Traduire/ traduction : des termes <i>très</i> ambigus.....	13
1.2. Traduction vs interprétation	18
1.3. Texte de départ (texte source) / texte d'arrivée (texte cible) ; relation d'équivalence	28
1.4. Version vs thème/ traduction en langue maternelle vs traduction en langue étrangère	35
1.5. Procédés et techniques de traduction/ stratégies du traducteur	36
2. Outils méthodologiques : procédés et techniques de traduction	44
2.1. Une notion incontournable : le signe linguistique.....	44
2.2. La stylistique comparée et l'étude de la traduction.....	48
2.2.1. Les unités de traduction	53
2.2.2. Les procédés de traduction	59
2.2.2.1. Les sept procédés phares de la stylistique comparée	63
2.2.2.2. Les procédés extensionnels	88
2.2.2.3. Les techniques de traduction	100
2.2.2.4. Procédés et techniques de traduction : conclusion.....	111
3. Outils méthodologiques : fautes/erreurs de traduction	113
3.1. Fautes ou erreurs ? Questions d'inventaire	113
3.2. Étude de cas : incidences linguistiques et pragmatiques des contre-sens, dans la traduction publicitaire	128
4. Approches théoriques de la traduction de textes fonctionnels	135
4.1. Théorie(s) fonctionnaliste(s) de la traduction	136
4.1.1. Typologie fonctionnelle des textes et méthodes de traduction.....	139
4.1.2. Théorie du skopos.....	143
4.1.3. Théorie actionnelle de la traduction-interprétation	150
4.2. Le « modèle interprétatif »	153
Annexe 1. Détermination des significations lexicales des mots par le cotexte : <i>réalisation d'un actif/réalisation d'un gage</i>	163

4.3. Étude de cas 1 : analyse de texte orientée vers la traduction (Nord 1988)	170
4.3.1. Le texte source.....	172
4.3.2. PRÉPARER LA TRADUCTION (d'un texte fonctionnel).....	174
4.3.3. Analyse pragmatique du texte source (facteurs textuels externes et facteurs textuels internes) Pour qui ?.....	175
4.3.4. Analyse linguistique du texte source	179
4.4. Déverbalisation par cartes conceptuelles	191
4.5. Reverbération : transfert du sens/production du texte d'arrivée	203
5. Questions pratiques : la traduction absolue et ses parents pauvres	208
5.1. Brève présentation des principales formes de traduction aménagée	209
5.2. Intérêt de la traduction « aménagée »	218
6. Questions pratiques : la gestion des projets de traduction.....	220
6.1. Les professionnels de la traduction.....	221
6.2. L'exécution d'un projet de traduction	222
6.3. L'évaluation des textes traduits, en milieu professionnel : références commentées.....	233
Annexe 2. Illustrations pédagogiques des notions (relecture et révision, typologie des fautes et erreurs de traduction).....	240
7. Questions pratiques : le traducteur outillé.....	244
7.1. Remarques liminaires concernant la pédagogie de la traduction	244
7.2. Les outils de TAO et la traduction automatique. Les systèmes de gestion des traductions intégrés.....	253
Annexe 3. Ressources lexicographiques (fr-ro/ ro-fr)	274
Annexe 4. Consulter les BDT généralistes (GDT, IATE)	277
BIBLIOGRAPHIE	281

Justification du titre et autres remarques liminaires

Seront précisés d'abord les termes qui interviennent directement dans l'intitulé de l'ouvrage : *traduire* et *texte fonctionnel*, ainsi que *traduction* (dérivé savant du premier), puis nous introduirons quelques concepts fondamentaux qui seront opérationnalisés le long des chapitres suivants.

1.1. Traduire/ traduction : des termes très ambigus



Le verbe *traduire* développe, en français, une constellation polysémique qui va des acceptions juridiques, emplois à objet [+humain]¹¹, en prise directe sur le signifié compositionnel de l'étymon latin ('conduire au-delà', 'faire passer d'un point à un autre'¹²), vers les acceptions à objet (en général) inanimé, dont le prototype est l'activité consistant à 'faire passer' non plus d'un lieu à un autre, mais 'd'une langue dans une autre', et non plus un être humain, mais une idéalité (mot, phrase, texte, œuvre)¹³.

Il faut rappeler que le verbe avait connu, en français, un emploi relatif à la circulation des mots d'une langue à l'autre ('introduire un mot dans une autre langue') bien avant l'émergence, peut-être par accident, sous la plume d'un traducteur du latin, de l'acception dont la définition lexicographique est : « formuler dans une autre langue (...) ce qui l'était dans la langue de départ (...), sans changer de sens » (TLFi).

¹¹ Un sens obsolète relatif à la mise en prison du condamné (espèce de « transfert »), et le sens contemporain « appeler [quelqu'un] à comparaître devant une autorité/juridiction », d'où la collocation *traduire [quelqu'un] en justice*.

¹² *Traducere hominum multitudinem trans Rhenum* ('faire passer de l'autre côté du Rhin une foule de gens' – voir Nādejde 1920 : 663).

¹³ Le complément d'objet sera alors ce que Flaux et Stosic 2015 appellent, en référence à Husserl, un *nom d'idéalité*.



 Dans cette acception, le verbe *traduire* a (typiquement) un objet de l'ordre des idéalités, et un sujet humain. « En général », « typiquement », et non pas systématiquement : il existe aussi des emplois étendus par métonymie, avec objet humain (*traduire un auteur*) ou avec un nom d'institution comme sujet (*en déclarant le serf « attaché à la glèbe », le droit féodal traduit par une périphrase le nom latin « servus »*).

L'emploi du verbe avec un nom d'idéalité comme sujet est analysé dans le *TLFi* comme acception dérivée distincte de l'activité de traduction propre (l'exemple donné tombe sous le format *l'expression « x » traduit exactement l'original « y », dans une langue z* [différente de la langue dont procède « x »]) ; l'instrument y est promu à saillance syntaxique et thématique de sujet, et l'agent humain y est à peine présupposé (lexicalement) par le nom d'idéalité (pas d'expression sans personne qui l'ait prononcée, pas d'œuvre sans auteur). L'emploi pronominal de sens passif en procède, qui rejette l'agent humain (aussi) dans le présupposé syntaxique : *une expression* (nom/ collocation/ description définie ou indéfinie, en emploi typiquement générique) – qui est systématiquement en mention (*vs* en usage) – *se traduit par* (une autre expression, en mention elle aussi¹⁴).

L'emploi à marque de domaine « INFORMATIQUE », où le verbe prend pour sujet un nom concret [-animé] (une machine : *machine à traduire*) est également analysé comme sens dérivé, distinct et de l'acception à sujet (sauf métonymie) humain, et de l'acception à sujet nom d'idéalité.

Ces trois emplois concernent néanmoins tous la même activité, qui consiste, pour quelqu'un (sinon pour une machine qui en imite la performance), à reformuler une expression d'une langue donnée, dans une langue autre, sans en altérer le sens.

Mais la constellation polysémique de ce vocable comporte, en outre (nous continuons de commenter l'analyse lexicographique du *TLFi*), plusieurs acceptions étendues « par analogie », dont pour le moins la première (« faire passer d'un *code* à un autre ») relève d'une activité à tel point semblable à la

¹⁴ Une expression (mot, collocation, périphrase/ description définie ou indéfinie) peut être employée, dans une phrase/ en discours, ou bien pour renvoyer à quelque chose d'autre, ou bien pour renvoyer à soi-même en tant qu'être de langue (ou de pensée) : dans le premier cas de figure, on dit qu'elle est « en usage », dans le second, qu'elle est « en mention ». Ce second cas de figure correspond à la fois aux diverses formes de citation et à des emplois métalinguistiques (*vs* référentiels).

traduction à proprement parler que, parfois, celle-ci a été entendue comme pouvant s'y réduire : le *transcodage*.

Dans un article d'à peine sept pages, qui a, pourtant, laissé une empreinte indélébile sur les théories modernes de la traduction, Roman Jakobson définit *traduire* à l'aide d'un synonyme que le lexicographe n'emploie guère¹⁵ – *interpréter* : son approche de la traduction et des faits linguistiques en général est sémiotique, et se revendique de la théorie peircienne du signe¹⁶. Rappelons que, pour Charles Sandres Peirce, une relation de signification (appelée en anglais 'relation signifiante') comporte un *signe-véhicule*, un *interprétant* de celui-ci (un autre signe, plus développé que lui) et *l'objet*. Le *signe-véhicule* désigne *l'objet* en vertu de certaines de ses propriétés seulement, propriétés qui sont autant de contraintes pour que ce signe puisse renvoyer à cet objet (ce en quoi consiste la *relation de signification*). En outre, à force d'orienter notre compréhension sur certaines propriétés de l'objet auquel il renvoie (à l'exclusion de toutes les autres) – propriétés à l'origine de la relation de signification – chaque signe déterminera son *interprétant* (cet autre signe qui nous permettra de mieux saisir quel est son objet). Bref, chaque signe doit générer un interprétant afin d'être un signe, et tout signe (une fois constitué) deviendra (virtuellement) l'interprétant d'un autre signe (sémiose infinie) – voir Atkin 2013.

Dans ce cadre théorique, Jakobson (1963a : 79-80) distinguera trois formes de traduction (au sens large), qui relèvent toutes d'un socle commun – l'interprétation d'un signe verbal, par un autre signe qui peut lui être substitué : la *traduction intralinguale* (lorsque le signe interprétant relève de la même langue), la *traduction interlinguale* (lorsque le signe interprétant relève d'une autre langue) et la *traduction intersémiotique* (lorsque le signe interprétant relève d'un autre code, non verbal).

La traduction intralinguale ou reformulation (paraphrastique) est réalisée à coup de synonymes ou de « circumlocutions » (périphrases) – dont

¹⁵ Excepté B, 2, e) β) – « interpréter un geste » (exemple donné *Un geste qui se traduit par la formule « ... »*), l'analyse du *TLFi* ne comporte aucun recours à cet interprétant.

¹⁶ « Pour le linguiste comme pour l'utilisateur ordinaire du langage, le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa TRADUCTION par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe "dans lequel il se trouve plus complètement développé", comme l'enseigne Peirce » (Jakobson 1963a : 79).

les définitions lexicographiques. Si la relation entre un signe et la circumlocution qui fournit une **description plus complète** de son « objet » est de parfaite équivalence, les **deux étant interchangeables, *salva veritate***, en tout contexte (tout *célibataire est une personne non mariée* et vice-versa), il n'en va pas de même de celle entre le signe et son synonyme – une équivalence presque toujours imparfaite, incomplète (tout *célibataire* n'est pas un *vieux garçon*). C'est ce qui rapproche, selon Jakobson, la reformulation, de la traduction à proprement parler. En particulier au niveau des unités lexicales isolées, l'équivalence interlinguale parfaite serait largement l'exception. L'exemple donné illustre la différence de valeur (au sens saussurien du terme¹⁷) entre équivalents interlinguaux *fromage* (fr)/ *sýr* (russe) : le *fromage blanc* est une espèce de *fromage*, mais le terme russe *tvorogu* (qui traduit, dans cette langue, *fromage blanc*) ne désigne pas, lui, une espèce de *sýr*, ainsi que le prouve le test de la coordination. En effet, en russe on peut dire 'apporte-moi du *sýr* ('fromage') et du *tvorogu* ('fromage blanc')', alors qu'en français il est impossible de le faire (**du fromage et du fromage blanc* étant tautologique) – preuve que *fromage* est bien l'hyperonyme de *fromage blanc*, en français, alors que *sýr* n'est pas l'hyperonyme de *tvorogu*, en russe.

Puisque l'équivalence parfaite entre unités linguistiques de langues différentes représente, « d'ordinaire », l'exception (notons toutefois que cela varie selon les relations structurelles et historiques entre les langues concernées : le français et le russe appartiennent à des familles linguistiques différentes), l'équivalence interlinguale devra s'établir entre *messages entiers*. La traduction interlinguale impliquerait donc systématiquement « deux *messages équivalents* dans deux *codes* [verbaux – n.n.] *différents* » – une définition synthétique qui parvient à saisir l'essence du phénomène, en termes de deux facteurs pertinents pour la définition des fonctions du langage comme communication verbale (le code d'une part, le message, de l'autre)¹⁸.

¹⁷ Noter que Jakobson ne cite pas Saussure, et que si, dans la traduction en français (1963a) que nous citons ici, nous retrouvons des termes saussuriens (*signifié*), c'est par choix (cibliste) du traducteur. Pour commentaire de la traduction par Nicolas Ruwet, voir Guidère 2010 : 80.

¹⁸ L'article commenté ici a été publié en 1959 ("On Linguistic Aspects of Translation", in R. A. Brower (dir.), 1959, *On Translation*, Cambridge : Harvard University Press, p. 232-39). L'original de « Linguistique et Poétique » (texte fondateur pour la définition des six fonctions du langage comme fonctions de la communication verbale) sera publié une année plus tard.

En ce qui concerne la *traduction intersémiotique* – baptisée *transmutation* (terme qui sent l'alchimie sinon le soufre, et connote, en tout cas, la métamorphose la plus radicale des trois espèces d'« interprétations » envisagées), nous remarquerons en premier lieu qu'elle n'est illustrée que d'un seul exemple, à la fin de l'article (*ibid.*, p. 86) – la *transposition créatrice de la poésie* à la musique, à la danse, au cinéma, à la peinture (systèmes de signes non verbaux). Ce cas de figure est somme toute assez marginal, en pratique. Il correspond au second sens dérivé « par analogie », à partir de l'acception centrale (« faire passer d'une langue à une autre ») – sens analysé en lexicographie générale du français comme étant minimalement distinct du « passage d'un *code* à un autre », et comme virtuellement plus éloigné de la traduction « d'une *langue* à une autre », que ne l'est celui-ci. De nos jours, les programmes universitaires de traduction-interprétation proposent, cela dit, en France (pas encore en Roumanie, à notre connaissance), l'apprentissage de formes de traduction intersémiotique pragmatiques : la traduction du français (oral), en langue des signes française (LSF) ; le sous-titrage vidéo pour personnes sourdes et malentendantes (avec « traduction » verbale y compris d'éléments auditifs non verbaux : bruits, chansons – inaccessibles tels quels, au destinataire –, voire avec identification des « voix » des personnages par un code-couleur). Ce dernier cas de figure nous ramène à la seconde remarque : Jakobson n'envisage, pour la traduction intersémiotique, que la vectorisation <code verbal → code non verbal>. Or, en pratique, l'inverse est tout aussi intéressant. Exclure la vectorisation <code non-verbal → code verbal> de la définition de la traduction intersémiotique, ce serait s'interdire d'envisager, dans les mêmes termes, non seulement le type de sous-titrage dont nous venons de parler, mais également des transpositions aussi banales et fréquentes que l'oralisation des symboles logiques ou mathématiques (contre laquelle trébuchent souvent nos apprentis-traducteurs, vers leur langue maternelle, si les symboles vont au-delà des chiffres et des opérations arithmétiques de base). Il est vrai que ce type de traduction est surtout pertinente pour les *interprètes réalisant une traduction à vue*, car, à l'écrit, les symboles respectifs seront **typiquement** rendus tels quels (à l'instar des citations en langue étrangère, dans l'**original**).

1.2. Traduction vs interprétation

Nous ne traiterons, dans ce qui suit, que de la *traduction* (interlinguale) de textes (documents écrits), à l'exclusion de l'*interprétation* de discours oraux.

En diachronie, les deux professions ont cependant connu d'abord un avatar syncrétique : à Rome, les traducteurs étaient désignés par le terme *interprēs* – traducteurs d'une lettre ou d'un contrat (traduction orale à vue, souvent), mais aussi traducteurs littéraires – traducteurs des œuvres grecques, en latin (à commencer par Livius Andronicus, à l'époque des guerres puniques) ; le terme, dont la racine (*prēs-*) donne aussi le verbe latin *paro* ('acheter') et le nom *pretium* ('prix') désignait de fait un intermédiaire, un auxiliaire en toute circonstance, dans le commerce avec des hommes, voire avec les dieux – *intermédiaire* dans les négociations de la paix (*interpres pacis*), chez Tite-Live, *interprète* de la volonté des dieux (*interpres divum*), chez Virgile, 'interprète des cieux' (*interpres caeli* – « astronome »), chez Cicéron – ces écrivains employant le terme également dans son sens de « traducteur à l'oral ou par écrit ». *Traductor, -oris* n'avait pas encore acquis de tels sens abstraits, ni *translator, -oris*, d'ailleurs, alors même que *translatio, -onis* – le nom de l'activité, si (Nădejde 1920 : 341 ; 663 ; 666).

En traductologie germanophone des années '60 a été proposé un concept chapeau qui recouvrait (à nouveau) les deux types d'activités, concept désigné précisément à l'aide du terme latinisant *Translation* (Kade 1963 : 91, *apud* Snell-Hornby *et al.* 2006 : 37). Le résultat de cette activité est appelé (par le même auteur) *Translat* (ou bien une traduction, ou bien une interprétation), et l'agent (le professionnel), *Translator*.

Le terme générique allemand *Translation* vient donc (à l'instar du nom anglais *translation*, qui n'a pas la même extension) du latin *translatio, translationis*. Le nom latin désignait à l'origine l'« action de transférer, de transporter d'un endroit à un autre » (sens attesté chez Cicéron), d'où l'acception technique de « transplantation » (Pline l'Ancien, le naturaliste). Mais ce nom latin d'actions concrètes a développé aussi des acceptions abstraites, relatives au langage, et en est venu à désigner : une « métaphore » (Cicéron¹⁹),

¹⁹ Qui, dans son *De Oratore*, reprend le sens du terme grec, défini par Aristote dans la *Poétique* : « La métaphore consiste à transporter le sens d'un mot différent soit du genre à l'espèce, soit de

ainsi que la « traduction » elle-même (Quintilien) – voir Gaffiot 1934 : 1594. En allemand, *Translation* aurait donc *a priori* dû être un doublet latin de *Übersetzung* (qui en était le calque structurel, d’entrée de jeu).

Si toutes les langues n’ont pas de terme distinct de disponible, pour l’acception générique neutralisée quant aux différences entre traduction et interprétation, les caractères distinctifs de la *traduction* et respectivement de l’*interprétation* qu’a mis en vedette Otto Kade sont unanimement reconnus tant par les chercheurs que par les professionnels du domaine. Voir tableau 1 ci-contre.

Type d’activité	TS	TC	Résultat	Agent
<i>Traduction</i> (de : Übersetzen) (ro : traducere)	Forme arrêtée, statique (texte « fixe ») Accès permanent : possibilité de relecture (ou de visionnage itéré) autant de fois que requis	Forme révisable Accès permanent et contrôlé : possibilité de révision après coup, autant de fois que requis	<i>Traduction</i> (de : Übersetzung) (ro : traducere)	<i>Traducteur/-trice</i> (de : Übersetzer/-in)
<i>Interprétation</i> (de : Dolmetschen) (ro : interpretare) _ consécutive _ simultanée	Discours oral dynamique Accès unique Traitement en ligne des signaux sonores (au fur et à mesure de leur production)	Forme virtuellement non révisable (faute de temps)	<i>Interprétation</i> (de : Dolmetschen) (ro : interpretare) <i>bonne/ mauvaise</i> _ complète/ <i>incomplète</i>	<i>Interprète</i> (de : Dolmetscher/-in) (ro : interpret/-ă)

Tableau 1. Traduction vs interprétation

Une question distincte est celle de l’implantation des termes génériques proposés par Otto Kade (*Translation – Translat – Translator/-in*). L’inclusion de

l’espèce au genre, soit de l’espèce à l’espèce, soit par analogie » (Aristote, Poétique, chap. XXI, §4 – Saint Hilaire 1858 : 112).

Le nom grec translittéré *metaphora* avait développé une constellation polysémique du même type que le nom latin *translatio*, puisqu’il désignait lui aussi, d’abord le transport au sens concret – tel le transport de marchandises, avant que de désigner le « transport » du sens d’une expression, à une autre, sur la foi d’une relation d’hyponymie, d’hyponymie, de cohyponymie ou d’analogie. Mais *translatio* rend le concept grec de *metaphrasis* – transport d’un même sens, en une autre expression, éventuellement d’une langue différente.

ces concepts à un ouvrage de référence tel le *HANDBUCH TRANSLATION* (Snell-Hornby *et al.* 2006), dont l'intitulé même affiche le terme générique est-il un gage de ce que les traductologues allemands s'approprient systématiquement les termes *Translation* – *Translat* – *Translator/in* avec l'extension et la compréhension qui leur sont attribuées dans Kade 1963 ? Les tenants de la théorie du Skopos s'approprient, décidément, le concept et le terme de *Translation* comme terme exprimant ce que la traduction et l'interprétation ont en commun (Reiß et Vermeer 1984 : 6²⁰). Il en va de même de Justa Holz-Mänttari, fonctionnaliste finnoise qui, la même année, l'emploiera pour désigner à la fois les deux activités, dans son ouvrage en allemand sur le *translatorisches Handeln* (l'activité de traduction-interprétation).

Une recherche *verbatim* (sur Google) de la séquence « *Übersetzer und Translatoren* » produit pendant deux contextes d'attestation, tous les deux, dans des articles de recherche en traductologie :

- (1) Was die Kundenakquise betrifft, so stellt diese insbesondere für *jünge/ungefahrene Übersetzer und Translatoren*, die den Schritt von einem Angestelltenverhältnis in die Selbstständigkeit wagen, eine nicht zu unterschätzende Herausforderung dar...²¹ (Krenzler-Brehm 2013: 110)
- (2) Trotzdem sind fünf erfahrene Übersetzer daran gescheitert, ebenso wie *die anderen 50 Übersetzer und Translatoren* aus anderen Sprachen²² (Naumenko 2001: 191)

C'est là un contre-argument assez contondant à l'hypothèse de l'appropriation d'une relation d'hyponymie de *Translator* à *Übersetzer* (ne serait-ce que par les chercheurs), d'autant que, sur le même moteur de recherche, et tout de suite après, nous n'avons été à même d'identifier aucun contexte d'attestation de la séquence-test complémentaire « *Übersetzer und andere Translatoren* » (comparer à : *des roses et d'autres fleurs*), qui la confirmât²³.

²⁰ Passage commenté aussi dans Snell-Hornby *et al.* 2006 : 37.

²¹ En ce qui concerne la prospection du marché (« l'acquisition de nouveaux clients »), elle représente un défi à ne pas sous-estimer, en particulier pour *les traducteurs et traducteurs-interprètes ('translateurs') jeunes ou inexpérimentés*, qui osent se mettre à leur compte, après avoir été d'abord des employés (notre traduction).

²² Néanmoins, cinq traducteurs chevronnés ont trébuché là-dessus, tout comme *les autres 50 traducteurs et traducteurs-interprètes ('translateurs')*, avec d'autres langues [maternelles] (notre traduction).

²³ Il va sans dire que ces résultats sont au mieux indicatifs d'une tendance, puisque des emplois au niveau de documents non numérisés pourraient évidemment renverser l'équation. Il n'en reste pas

Si les chercheurs allemands proposent *Translation* – *Translat* – *Translator/-in* comme désignations de ce que traduction et interprétation (actions et résultats), ou respectivement traducteurs et interprètes ont en commun (l'usage référentiel des mêmes termes étant, comme nous venons de le voir, affaire distincte de leur description métalinguistique, y compris parmi les traductologues), les milieux professionnels allemands semblent être pour l'essentiel opaques à cette terminologie (qui n'aura donc pas vraiment quitté les « Fachkreisen », les cercles de spécialistes évoqués dans la préface de *HANDBUCH TRANSLATION*). L'association professionnelle allemande (siégeant à Berlin depuis sa création, en 1955) s'appelle (de nos jours encore) *Bundesverband der Dolmetscher und Übersetzer*²⁴, et, selon leurs propres statistiques, elle réunit (chiffres 2021) :

Dolmetscher (des interprètes) : environ 10%

Übersetzer (des traducteurs) : environ 55%

Dolmetscher und Übersetzer (litt : des 'interprètes et traducteurs') : environ 35%²⁵

Toutes ces considérations encouragent à envisager les termes génériques d'*Otto Kade* comme étant réservés aux contextes métalinguistiques, et comme susceptibles d'emplois référentiels seulement au prix d'un déplacement sémantique qui rapproche par exemple *Translator* de *Dolmetscher* und *Übersetzer* (même personne, mais activités en différencié), et *Translation* (désignation synthétique de l'activité et du domaine d'activité), de *Dolmetschen und Übersetzen* (désignation analytique du domaine d'activité²⁶), par exemple, dans les noms de facultés ou de programmes d'enseignement académique²⁷ ; d'où une relation de cohyponymie entre les termes (d'action et d'agent, au moins) des trois séries – structure lexicale au final proche des données d'observation

moins que, parmi la masse énorme de données que le moteur de recherche traite, l'une des constructions n'est jamais attestée, et l'autre si.

²⁴ Association fédérale des interprètes et des traducteurs.

²⁵ Chiffres actuels. Voir : [Daten und Fakten: Bundesverband der Dolmetscher und Übersetzer e.V. \(bdue.de\)](https://www.bdue.de) (consulté le 06.12.2021).

²⁶ *Berufsfeld: Dolmetschen und Übersetzen* – [pdf-berufsfeld-dolmetschen-und-uebersetzen.pdf \(uni-hamburg.de\)](https://www.uni-hamburg.de/pdf-berufsfeld-dolmetschen-und-uebersetzen.pdf).

²⁷ *Universität Wien – Fakultät: Zentrum für Translationswissenschaft* (Litt. Université de Vienne – faculté : Centre pour la science de la 'translation'). V. [u:theses | Detailansicht \(30528\) \(univie.ac.at\)](https://theses.univie.ac.at) (consulté le 06.12.2021).

IPDIS | We know books
 dans les langues ne disposant pas de candidats-termes spécifiques, pour les concepts de la série générique (action-activité/ résultat/ agent).

En français, *translation* est une désignation archaïque²⁸ de la traduction à proprement parler (*TLFi*, **translation**, A), et il en va de même pour *translateur* (variante archaïsante de *traducteur*).

Le terme français *traduction*²⁹ recouvre, lui, actuellement, à la fois la traduction au sens propre (transposer un *texte* d'une langue dans une autre), et l'interprétation (d'où les collocations *traduction instantanée ou simultanée, traduction consécutive*³⁰) ; cette dernière acception, que le *TLFi* recense parmi les acceptions « spéciales » dérivées du sens B, le plus saillant actuellement, du nom *traduction* (« transposition de *textes* d'une langue dans une autre »), y est définie comme : « traduction immédiate et orale du discours ou de la communication prononcé(e) par l'orateur », avec la mention du domaine de pertinence prototypique (« dans une conférence internationale »). Rappelons que, selon le même ouvrage lexicographique, un *texte* est une « suite de signes linguistiques constituant un *écrit* ou une *œuvre* » [écrite, comme l'indiquent les exemples donnés - n.n., nous soulignons].

La nomenclature française des professions et catégories socio-professionnelles (PCS 2003, profession 464b) regroupe les traducteurs et interprètes à la même enseigne (tout en distinguant les deux professions entre elles), mais ne comporte pas de catégorie « *translateur* » (au sens des

²⁸ Pour l'ambiguïté du terme d'*archaïsme*, en linguistique et en stylistique (mot/acception disparu/e ou bien mot/acception vieillissant/e, qui se font rares), ainsi que de la marque d'usage « vx. », dans les dictionnaires de langue générale, voir : Sablayrolles 2010.

²⁹ Le terme français *traduction* ne sera introduit que pendant la Renaissance. Cary 1963 : 6, cité par Guidère 2010 : 16 attribue à Étienne Dolet l'introduction des termes *traduction, traducteur*, en 1540. Le *TLFi* propose au contraire, comme référence d'une première attestation, la traduction en français d'*Amadis*, la même année, sans rien dire du traducteur du roman de chevalerie espagnol. Il s'agit de Nicolas Herberay des Essarts, et la phrase citée par le lexicographe est celle où il affirme que c'étaient les Espagnols qui avaient traduit (une œuvre initialement rédigée en français). Mais, évidemment, Estienne Dolet est une figure bien plus saillante du XVI^e s. français, traducteur, imprimeur et philologue, auteur d'un des textes prescriptifs les plus connus de la Renaissance, sur la « Manière de bien traduire d'une langue en l'autre » – d'où sans doute la fausse attribution. Que Dolet ait eu une contribution essentielle à la diffusion et donc à l'*implantation* de ces termes semble hors de doute. Il n'empêche que par acribie philologique, on doit noter un premier usage, ailleurs.

³⁰ Collocations très bien attestées dans le discours des professionnels. À titre d'illustration : <https://www.societetraduction.fr/traduction-simultanee-ou-consecutive-que-choisir/> (consulté le 03.12.2021).